

Commentaires

Numéro 23, mai-juin 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20514ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1986). Compte rendu de [Commentaires]. *Nuit blanche*, (23), 75-76.



AURORES BORÉALES 2

Daniel Sernine

Le Preambule, 1985; 15,95 \$

Comme bon nombre d'amateurs de SF au Québec, je lis surtout les Américains et les Français. Peut-être est-ce à cause de la rareté de la SFQ, du coût exorbitant de sa seule collection spécialisée, ou de la crainte d'être déçu? C'est donc avec un peu d'appréhension que j'ai ouvert *Aurores Boréales 2*.

Tout d'abord, «Incident à Chicago», d'un écrivain qui pourrait se rattacher directement au courant cyberpunk de Gibson & Cie: Jean Dion. Il s'agit d'une descente hallucinante dans les Catacombes de Chicago, à travers les poussettes à la mode et les pompes-bars miteux. Les foules bigarrées qui les hantent ont à coup sûr inspiré la magnifique couverture du livre. Délirant à souhait. Deuxième texte à retenir, tout en nostalgie celui-là, rappelant les univers surréalistes de J.G. Ballard: «Echo Beach». L'auteur, Jean-Philippe Gervais, est né en 1969. Étonnant quand on considère la maîtrise de l'écriture et la maturité du propos. Un autre texte plein de maturité, «Le jeu des coquilles de nautilus» d'Elisabeth Vonarburg. La nouvelle présentée ici a l'intéressante particularité de faire un lien entre les métamorphes et les voyageurs du Pont, les deux thématiques majeures de l'auteure.

Reste sept récits, s'échelonnant de bons — «Hypercruise» de M. Lamontagne, un récit de drague hors de l'ordinaire, «Nature morte» de C. Montpetit, où l'art se mêle au policier, «Xils» d'E. Rochon, texte fort étrange d'un Montréal envahi par des monstres, «Loin des vertes prairies» de D. Sernine, ou le space-opera nostalgique, «Manipulations» de J.-F. Somcynsky, biochimie, amour et sexe, — à moyens — «Poisson-soluble» de J. Champetier, une trop courte variation sur un thème rappelant les délires de Boris Vian, et «La rébellion de Toby Arden» de F. Pelletier, une histoire de média et de réalité interreliées qui ne m'a pas convaincu.

Une anthologie tout à l'honneur de Daniel Sernine et des auteurs québécois de SF puisqu'elle se compare avantageusement à ses consœurs américaines et françaises.

Philippe-Victor Lhymn

LES YEUX BRÛLÉS

Jean-Hugues Wolfsohn

Le Preambule, 1985; 12,00 \$

Il y a des livres que l'on referme avec l'étrange impression d'avoir décroché de la réalité, transporté dans des univers fictifs bâtis noir sur blanc — et pourtant *habitables*. *Les yeux brûlés* participe de ce mystérieux plaisir de la lecture. Treize nouvelles nous y mènent, itinéraire fait de plongée dans un passé idyllique et d'ascension vers la lumière.

Les personnages de Wolfsohn sont animés de la même rêverie verticale. Insatisfaits de leur sort, ils vivent en serre chaude, sous le pouvoir de machines et d'ordinateurs, dans une sorte de futur désincarné. Soucieux de transgresser leur triste condition, ils tentent d'atteindre le soleil et/ou de se réfugier dans le souvenir d'un passé plus humain. Mais leur quête est si grande, leur aspiration si profonde qu'ils se brû-



lent à leur propre espérance. En fait, leur démarche fondamentale consiste à briser le temps, à rompre un équilibre qui les aliène. S'ils n'y parviennent pas, leur misère s'accroît fatalement: la chute est vertigineuse («Le grand débordement»); s'ils réussissent, ils doivent en payer le prix: fuite («Au coin du feu»), clandestinité («L'homme vide»), isolement («Lire»). Dans un cas comme dans l'autre, la trajectoire frise l'absurde. Car ne suffit-il pas de quelques secondes pour que le dernier vestige soit bêtement anéanti («Le souvenir»), pour que l'espoir se consume dans un éclair bleu («Le réveil»)...

Une conception cohérente, une thématique articulée et des images percutantes font de ce recueil un ensemble solide, inspiré. Une belle réussite.

Michel Dufour

ESPACES IMAGINAIRES 3

Jean-Marc Gouanvic/

Stéphane Nicot

Les Imaginoïdes, 1985; 13,95 \$

Voici la toute dernière cuvée de science-fiction francophone. Au sommaire, deux Français, deux Québécois, un Suisse et un Belge, tout ce beau monde se séparant 162 pages de textes serrés. Gouanvic avait annoncé

que la série se consacrerait dorénavant à la novella: c'est d'ores et déjà chose faite.

Disons tout d'abord qu'il n'y a ici que des textes de grande qualité. Si l'un ou l'autre m'est apparu inférieur ou supérieur, il ne s'agit que d'une question de goût personnel devant les thématiques exploitées. Les six auteurs, en effet, maîtrisent parfaitement leur écriture. De plus, les découpages sont clairs et nets, les constructions et les logiques apparaissent sans faille.

On ouvre sur une pièce de choix, «Une enfance en jeu», du Suisse François Rouiller qui imagine avec force une société où l'enfance n'a plus droit à l'insouciance et au ludisme. Une mère essaiera pathétiquement de déprogrammer son enfant, se dressant devant le totalitarisme et l'omniprésence des psys, eux qui manipulent même les souvenirs du peuple. Un récit dérangeant. Colette Fayard propose «Le libérateur», un texte d'atmosphère qui donne un nouveau son à la thématique usée du peuple extra-terrestre mystérieux qui veut envahir la Terre. C'est bien tourné, quoiqu'un peu court. Puis vient «Terrian Parade», du Belge Alain Darteville, qui parle d'Ostrass et de son Université du Rire Potentiel. L'atmosphère de kermesse penchant vers l'absurde est bien tournée, les techniques de l'OULIPO ne sont pas loin, mais je n'ai pas accroché, toute cette belle construction tournant dans le vide le plus complet. Par contre, le texte suivant, «Au fond des yeux» d'Esther Rochon, a su faire vibrer quelques cordes, tant par la couleur spéciale de son imaginaire que par la belle banalité tragique de ses personnages. Une voix à part, cette Esther Rochon. Jean-Claude Dunyach, un Français à la mode ces temps-ci, nous offre enfin une histoire à la hauteur de son talent. «Venez dans mon palais» est une très belle variation sur le thème des clones, de la décadence des sociétés oisives



et du culte des héros. Pour clore, «Impressions de Thai Deng» de Jean-Pierre April, un texte dur, satirique et touchant sur une Asie à peine future, où les sociétés sont tellement déglinguées qu'elles ne pourront plus se relever, où les femmes ne sont plus que des usines de chairs à canon, où les enfants n'ont d'autre choix que de redevenir sauvages. On achève donc l'anthologie comme on l'avait ouverte: avec un texte dérangeant. Comme je le aime.

Jean Pettigrew

NEUROMANCIEN

William Gibson

La Découverte, 1985; 19,95 \$

William Gibson est canadien. Il vit à Vancouver et *Neuromancien* est son premier roman. Il lui a permis d'établir un précédent aux États-Unis: gagner le *Hugo* du meilleur roman, le *Nebula* du meilleur roman, le *Philip K. Dick* du meilleur roman! Tout ça en 1984. Qui a dit que les Américains étaient chauvins en littérature?

William Gibson se spécialise dans les univers cyberpunks, où l'hyper-technologie trafique avec les sociétés décadentes à l'évolution multidirectionnelle. L'informatique est partout. On s'injecte de la puce, on programme en bran-

chements directs, on pirate en se projetant directement dans le cyberspace pour aller s'insinuer dans la glace des programmes de sécurité.

Et le marché du logiciel est aussi dégueulasse que celui de la drogue.

Dans cet univers surréel, Gibson synthétise son coup: un pirate paumé, Case, drogué jusqu'aux yeux, se fait enrôler dans un coup foireux par un mec pas clair qui se révélera dirigé par une IA — *Intelligence Artificielle* — en compagnie d'une mercenaire, ongles-rasoirs et verres-miroirs greffés, Molly, et d'un pirate mort voil à longtemp mais conservé sur bandes... Il leur faudra s'introduire dans Lumière, siège central de la Tessier-Ashpool, compagnie tentaculaire qui possède tout Zone Libre, le satellite. Mais la glace des deux IA qui montent la garde est plus noire et plus impénétrable que tout ce qu'a jamais vu Case. Et pourquoi faut-il qu'il s'infilte là?



Neuromancien est un thriller comme vous n'en avez jamais lu ou vu. De la grande SF, nouvelle et tout. La traduction? Elle déconne pas trop. On croirait bien voir de temps à autres des Parisiens et leur argot de paumé, mais c'est normal: il

y en a plusieurs dans le roman. Alors...

Chef-d'œuvre, les mecs, chef-d'œuvre.

Philippe-Victor Lhymn

LE VOYAGEUR DE LA NUIT

Carolyn J. Cherryh

Galaxie/bis n° 128, 1985, 6,95 \$

La page quatre de couverture nous dit que «...dans ce space-opéra mystérieux et fascinant, C.J. Cherryh tente d'explorer l'inexplorable... et y parvient!» Après lecture, force m'est faite d'abonder dans le même sens. L'auteur de *Forteresse des étoiles* et de la trilogie de *Soleil Mort*, spécialiste des space-opéras traditionnels quoique fortement axés sur la psychologie des personnages humains et non humains, s'est aventurée avec ce court roman dans un univers autrement déroutant: celui des ovnis. Mais pas ceux auxquels vous avez été habitués. D'ailleurs, à aucun moment dans *Le voyageur de la nuit* n'emploiera-t-on ce terme très «fin XX^e». La comparaison me paraît pourtant évidente, certaines descriptions et actions me laissant d'ailleurs croire qu'elle l'a été aussi pour C.J. Cherryh.

Nous sommes au XXIV^e siècle, et les humains voguent d'étoiles en étoiles. Dans ce même décor hypertechnologique de stations orbitales et d'astrotonefs miniers qui hante plusieurs des romans de Cherryh, une nef immense et inconnue surgit de nulle part, semant l'incompréhension et l'effroi. Un tout petit vaisseau sera gobé par cet ovni du futur, avec ses trois passagers.

Et là, tout se complique. Car la psychologie des passagers de ce vaisseau inconnu ne s'apparente aucunement à celle des humains. Les noms même ne sont pas traduisibles, et l'auteur nous propose des symbo-



les comme </>, <>, (((O))), = = = pour désigner ces entités. Des trois humains enlevés, deux sont morts irrémédiablement, mais tous trois vivent quand même, grâce aux *gabarits* de leur être fabriqués par <>, le (?) capitaine. Et chacun se verra démultiplié une, deux, trois, quatre fois...

L'action est narrée par plusieurs interlocuteurs, humains ou non. Souvent, il faut relire plusieurs fois un passage pour en saisir l'essence; souvent vous ne comprenez rien. La logique extra-humaine déroutante. Comme le style parfois lourd de l'auteur qui décrit, analyse, décortique à l'infini ces personnages humains surmultipliés, ces extra-humains déliants. Par contre, le lecteur aura l'insigne chance de vivre des scènes superbes par leur totale étrangeté, de participer à une symbiose déroutante entre pensée humaine et extra-humaine... et son labeur sera récompensé dans les dernières pages par l'explication de beaucoup de choses.

Livre des plus difficile, *Le voyageur de la nuit* est à rapprocher de textes comme *Destination: vide* de Herbert ou encore *La voix du maître* de Stanislas Lem et *Les visiteurs du miracle* de Ian Watson, tous ouvrages admirables, mais qui demandent un effort de lecture particulièrement éprouvant.

Philippe-Victor Lhymn